

Ah! vous avez dit chanter...

Thérèse Renaud

Number 60, Spring 1994

La voix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13971ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, T. (1994). Ah! vous avez dit chanter.... *Moebius*, (60), 117–122.

Ah ! vous avez dit chanter...

Thérèse Renaud

J'aurais voulu être Diane Dufresne, être cette chanteuse de l'extrême ! Autant dire qu'en 1955, ce rêve ne pouvait qu'être chimérique. Il n'y avait pas grand-chose pour une chanteuse-diseuse, surréaliste de surcroît, dans ces années où Montréal s'éveillait doucement d'une profonde léthargie. On était loin de l'étonnante fantaisie de notre rockeuse bien-aimée.

Mon désir de m'exprimer sur la scène a débuté très tôt. Dès l'âge de quatre-cinq ans. Je me souviens d'une soirée particulièrement gaie où, après le repas, l'on m'avait mise sur la table afin de réciter le compliment d'anniversaire appris par cœur. Les applaudissements et les bravos m'exaltèrent à un tel point que je ne voulais plus descendre de la table ! Jeune, je savais déclencher le rire par des mimiques et des reparties drôles. Ce jour-là, j'étais dans un état second, je découvrais une part de moi que j'ignorais. J'aimais cette part qui ne reflétait que le plaisir d'être. C'était moi... moi dans la joie de vivre, attentive à l'expression qui jaillissait spontanément. C'était l'amour dans le plaisir d'être libre. C'est dans ma toute première enfance que je me suis rencontrée. Cette rencontre, jamais je ne l'ai oubliée.

J'ai toujours chanté. Que peut représenter l'expression particulière du chant dans un tempérament ? Ma nature est joyeuse et s'exprime naturellement à travers la musique, extériorisation des sentiments. Musique et chant, part cachée, secrète et concrète de l'être. C'est là où réside le lieu d'amour. Toujours renouvelable, jamais tari.

C'est avec un trac démesuré que je me présentai pour la première fois à Radio-Canada, avec mon accompagnateur du moment, Noël Guyves, jeune chanteur s'accompagnant à la guitare, récemment arrivé de France et qui venait me faire travailler quelquefois à la maison.

Guy Mauffette avait organisé une audition pour vérifier mes qualités de comédienne et de chanteuse. J'aurais voulu me voir cent pieds sous terre lorsque je me plantai devant le micro ! Aucun son ne sortait tant j'étais émue... quelle panique.

Ce trac, je l'ai gardé tout le long de ma brève carrière ; je crois même qu'il alla s'aggravant, mais cela est une autre histoire.

Mauffette, qui me connaissait bien, me rassura, prit le temps nécessaire afin de me redonner confiance. Après une quinzaine de minutes d'attente, un filet de voix consentit à se manifester.

Je voyais mon accompagnateur tout à fait décontenancé devant mon manque de hardiesse. Mais que faire lorsque l'on pense s'évanouir de peur !

Comment ai-je réussi à convaincre Mauffette de mon talent ? Mystère. Il me dit de travailler davantage ma voix, que le trac, ça se domine, et que je pouvais espérer passer sur les ondes dans quelque temps : « Et même être une vedette ! »

Je rentrai chez moi sans gloire, est-il nécessaire de le dire, avec la certitude d'avoir raté mon audition... sans toutefois abandonner le rêve d'exercer à la radio et sur la scène, un de ces quatre matins, mes talents de chanteuse.

À cette époque, c'est-à-dire dans les années cinquante, j'avoue qu'il fallait être mordue d'une grande passion sinon être tout à fait innocente (ne dit-on pas « aux innocents les mains pleines ? ») pour nourrir l'ambition d'une belle carrière. Il y avait bien les spectacles de l'est de Montréal où l'on jouait encore du vaudeville, mais je ne me sentais pas concernée par cet art populaire, pas davantage par les boîtes de nuit. Il me restait la radio et l'espoir d'une télévision naissante.

J'arrivais d'un long séjour en France où j'avais assisté à l'éclosion de tant de petites boîtes ou de cafés sympathiques tels Le Tabou, La Rose Rouge, Le Bar Vert, etc., où la poésie n'était pas exclue, bien au contraire. Tout un foisonnement de jeunes artistes se faisaient entendre : Gréco, Mouloudji, Léo Ferré, Catherine Sauvage (mon idole),

Boris Vian et tant d'autres. J'avais assisté (j'arrivais à Paris) avec toute la bande qui fondera plus tard le T.N.M. à la première d'Yves Montand qui remplaçait à pied levé Édith Piaf. D'abord déçue de ne pas voir la grande Édith que je désirais depuis si longtemps entendre, j'avoue avoir éprouvé un terrible battement de cœur lorsqu'Yves Montand, ce beau et séduisant garçon à l'allure dégingandée, entra en scène. Il tenait ses mains sur la nuque en donnant des petits coups avec ses pieds tout en chantant : «Moi, j'm'en fous, je m'en contrefous, tout ce que je veux c'est d'avoir du bon temps», etc. Il y avait quelque chose qui collait avec mon état d'âme dans cette façon de chanter et d'aborder la vie !

Revenue au pays après ces années d'absence, je gardais intact mon désir d'expression vocale. Mais les circonstances avaient changé. Je m'étais mariée et j'étais mère d'une belle petite fille que j'adorais. J'aurais voulu être à la fois mère, épouse, amante, et libre de mes allées et venues... ce qui exigeait une grande souplesse et un véritable exploit pour une jeune femme pénétrée du principe : «Hors du foyer, point de salut !»

J'ai quand même suivi le conseil de Mauffette et je me suis inscrite à des cours de chant afin de parfaire ma voix.

AH ! CETTE VOIX, quelle source d'appréhension !

J'avoue avoir eu beaucoup de naïveté dans ma façon d'agir. Je me confiai âme et voix à madame de Vienne-Blanc, personnage haut en couleur et improvisée professeuse de chant. Si l'imposante Lucie fut une femme généreuse et attentive à mes problèmes, par contre, à part quelques exercices de respiration qui pouvaient servir à n'importe qui, n'importe quand et pour n'importe quoi sauf à l'émission et au contrôle vocal, pilier majeur pour un chanteur, son enseignement consistait à me faire prendre des notes sur la façon de chanter ! Peut-être ignorait-elle que la voix ça se travaille avec les sons qu'on émet ?

Après deux années d'assiduité, je ne connaissais toujours pas (et pour cause) la tessiture de ma voix. Étais-je soprano, mezzo, colorature ? J'abandonnai cette voie, pour une plus efficace fréquentation : les couloirs de Radio-Canada.

Ah ! ces fameux couloirs où l'on pouvait rencontrer les dieux des ondes : les réalisateurs. C'est à ce moment-là que je me suis sentie être l'âne de Buridan : irais-je, n'irais-je pas proposer mes talents ! J'étais timide, affreusement, et

sur la défensive. Quémander une audition à des messieurs que je trouvais prétentieux et imbus de leur pouvoir... (Ont-ils vraiment changé?) Finalement, je décrochai une émission pour enfants le 25 décembre 54. Je chantais des comptines de Noël. Guyves participait aussi à l'émission en tant qu'accompagnateur et chanteur-auteur.

Je n'avais pas une grande voix, mais elle était joliment timbrée. Mon art consistait dans l'interprétation d'une chanson. Je choisissais celle-ci avec beaucoup d'attention et j'accordais une priorité au sens à lui donner. Une chanson, c'était l'expression d'un tout. Que de travail pour trouver le rapport juste et inédit du phrasé musical, le rythme et la diction nette, précise. (En cela, je mettais en pratique mes premiers cours de diction pris chez Estelle Mauffette.) Je vivais littéralement et émotionnellement une chanson. Plus tard, lorsque je me retrouvai sur scène, je cherchai à exprimer dans une gestuelle épurée les qualités poétiques d'un texte. Tout était calculé, travaillé avec minutie pour qu'à la scène où à la télévision, l'expression semblât naître d'une façon originale et spontanée.

Malheureusement, il y avait peu d'endroits où je pouvais me produire. Il y eut bien la tentative de quelques boîtes genre Saint-Germain-des-Prés, mais hélas, les gens qui tentaient l'aventure étaient soit des farfelus, soit des personnages de peu d'envergure. Jusqu'aux années soixante, toutes les tentatives du genre se cassèrent la figure. Pour un public avide «d'autre chose», il y eut les Centres d'Art, administrés par des personnages d'un désintéressement souvent remarquable. Leur dévouement à promouvoir un art parfois difficile et leur bienveillance envers la poésie me furent propices. C'est au Centre d'Art de Ste-Adèle que je dois l'ovation de ma jeune carrière! Les programmes étaient souvent improvisés, aussi n'ai-je gardé que le souvenir du passage de Jean-Paul Filion (peut-être y avait-il Georges Dor?) Je terminais la soirée. Je fus surprise de l'accueil chaleureux et de l'enthousiasme du public. Un changement s'amorçait dans les mentalités. Dès le lendemain, un réalisateur de l'Office national du film (dont j'ai oublié le nom) me proposait de faire un film sur la chanson. Hélas, ce fut un beau projet qui demeura sans suite.

J'ai chanté des textes de Prévert, Laforgue, Éluard, de jeunes poètes québécois aussi, etc. Quelle joie ce travail me procurait. Que de découvertes dans la spontanéité de la création! Car il s'agissait de créer une atmosphère; chaque chanson devenait un joyau dans l'expression chantée. Si j'ai

eu le privilège de quelques « fans », mon art n'était pas assez populaire et il y avait si peu d'endroits pour le mettre en valeur ! Quant à la télévision, malgré ma participation à d'importantes émissions, celle-ci resta marginale. Le caractère insolite et « avant-garde » de ma présence m'éloignait du petit écran.

Quand je pense à cette époque, un grand frisson mêlé de tristesse voile mon ardeur d'alors. C'est plus tard, au début des années soixante, que les choses ont commencé à se transformer et c'est un extraordinaire souffle créateur qui s'est emparé des jeunes chanteurs à ce moment-là. Tout sembla possible et ils ont osé ! J'étais alors en France pour une autre aventure.

J'avoue avoir ressenti un coup au cœur, lorsque dans les années 80, j'ai vu Diane Dufresne à la télévision française. Si ma mémoire est bonne, elle faisait le show de la Saint-Sylvestre. La consécration ! Dès son apparition au petit écran, quelque chose bascula. Une magie cette Diane... une liane qui alliait « Ici et Maintenant » ! Sincèrement, j'ai éprouvé un choc, comme un pincement à la pointe du cœur... J'aurais voulu avoir ce qu'elle possédait par-dessus tout : sa désinvolture, sa fantaisie. « Beauté baroque », pour paraphraser Claude Gauvreau. Il y avait quelque chose de nouveau, d'ineffaçable dans l'excentricité. Une authenticité, une imagination dans l'extravagance. Le contrôle de sa merveilleuse voix bien timbrée, son jeu naturel me comblèrent d'aise. J'étais sous le charme.

Nous étions chez des amis, invités pour le dîner. Personne ne pensa à se mettre à table. Le petit écran était habité par le sortilège d'une présence exceptionnelle.

Dans les années cinquante, on était loin de cette liberté dans la manifestation... on était plutôt guindé et les Félix Leclerc ne couraient pas les studios ! Cependant, je garde un souvenir attendrissant de ma participation à quelques émissions particulièrement originales. Entre autres « Radio-Bigoudis » le matin à 9 h 30. Mauffette délirait sur les ondes ! Il y eut, certains matins, je peux en témoigner, des moments de pure poésie, d'extraordinaires instants d'enthousiasme inspiré. Il y eut « Les jeux du cœur et de la rime » conçu par Jean Sarazin et réalisé par Jean-Guy Pilon soi-même ! Malheureusement, notre émission à peine commencée, notre réalisateur prit des vacances et son successeur, Roger Citerne, s'avisa qu'elle était une atteinte à la « pudeur » !

C'était pourtant une émission d'une belle tenue. Jean Sarazin, homme de goût et de culture, avait choisi de mettre en relief des textes poétiques, et cela, du Moyen-Âge à nos jours ; j'en assumais la responsabilité musicale par des chansons correspondant à l'époque en cours. C'était pour moi le résultat d'une recherche qui m'avait passionnée ces dernières années. Ce fut l'émission consacrée à Louise Labbé qui insupporta et troubla notre « cher réalisateur suppléant ». Il s'en référa à la direction... Ainsi fut interrompue notre série poétique pour atteinte « aux bonnes mœurs ».

Lorsque l'on sait ce que cache la conduite de ces sacristains de la vertu, on a envie de crier sa révolte plutôt que de la chanter ; mais c'était l'esprit du temps, confronté à la censure lorsqu'on osait transgresser les limites de la « décence » !

Autres temps, autres mœurs ! Pourrais-je affronter maintenant ce monde de l'industrie de la chanson qui suppose une telle fabrication artificielle ? Ma nature de poète se rebiffe devant une pareille éventualité ! Il est vrai aussi que la jeunesse (qui se manifeste à tout âge) sait trouver les solutions lorsqu'il s'agit de contourner les problèmes de liberté suscités par ces magnats de la production. Pour ma part, il m'arrive d'éprouver, à l'écoute de certaines chansons d'aujourd'hui, une émotion sincère pour leur courage à dénoncer les vices de l'époque. Aussi l'expression d'un désarroi ou d'une tendresse me bouleverse souvent. Mais le tragique de ce temps ne se traduit-il pas à travers la générosité des bruits et des sons ? Des rythmes et onomatopées !

P.-S. : J'ai fait la connaissance de Diane Dufresne au printemps 91 lors d'une table ronde autour des « Automatistes et *Refus global* », organisée par Martine Dionne de la Délégation du Québec et de Pierre Descargues de France Culture. Surprise d'apercevoir la vedette dans la salle, je lui demande : « Que faites-vous ici ? » Elle me répond qu'elle fréquente depuis des années l'atelier du frère Jérôme, du Collège Notre-Dame ; souvent il lui parle de nous, aussi désire-t-elle connaître davantage l'histoire de ce mouvement.

Puis nous nous sommes rencontrées plus amicalement. La tête près des étoiles, nous échangeons nos expériences. Diane cultive les anges, moi, la poésie. Nous nous entendons à merveille pour nous entretenir des beautés surprenantes de la vie !

— Le monde a changé, me dit la Dufresne.

Lorsqu'elle chante, je suis convaincue de la chose !